

1

Les origines du mal

*28 % des salariés déclarent éprouver une souffrance au travail.
Inteep, 2006, Souffrance mentale au travail*

Acte I, Scène 1

Ainsi naît et prospère le travail, terme qui porte en lui une douloureuse histoire. Le travailleur s'est vu très tôt enchaîné par le *tripalium*, instrument de contention à trois pieux utilisé pour obliger les esclaves à travailler. L'association entre travail et torture est ainsi agrégée durablement alors que le travailleur est *de facto* déconsidéré, dénigré, traité comme vil esclave. Ainsi est-il constamment humilié par l'obligation qui lui est faite de gagner son chiche pain à la sueur de son front pendant toute une éternité de misères et de mal-être : une vie entière. Le travailleur se voit durablement déshumanisé, privé de ses principaux attributs spécifiques qui l'ont distingué dans le processus phylogénétique : intelligence, autonomie, invention.

Seul trouvait grâce – aux yeux du seigneur et maître – l'artisan qui réalisait des chefs-d'œuvre tandis que l'aristocrate ne se serait jamais sali les mains à effectuer la moindre activité. L'idée même de travail le révoltait et certains

privilegiés ont conservé ce mode de vie et cet état d'esprit. Le travail est donc avilissant et dégradant par nature et transforme, comme dans *Le monde des non-A de Van Vogt*¹, des humains en non-humains. Il doit être distingué du labeur. Le paysan est et reste laboureur tandis que les scribes sont laborieux. À l'inverse le mineur comme l'ouvrier des fabriques deviennent des travailleurs. Labeur et travail ne partagent pas les mêmes quartiers et ne donnent pas lieu aux mêmes représentations ni au même statut social. De nos jours les connotations relatives à ces deux termes se rejoignent dans un halo négatif dont les expressions populaires témoignent : lors de l'accouchement le travail de la femme commence tandis que son mari a eu une journée d'un dur labeur.

La fin de l'esclavage a coïncidé avec le début de l'ère industrielle. Cette révolution en forme de rupture apparente, célébrée par les chantres à courte vue des droits de l'Homme, semble clore un chapitre honteux pour l'humanité et surtout pour tous ceux qui gouvernent et exploitent la misère humaine. À y regarder de plus près, cette rupture a – au contraire – accentué le clivage entre ceux qui pâtissent de leur travail et ceux qui jouissent de leurs privilèges de nantis. Dès le milieu du XIX^e siècle, Louis-René Villermé² dépeint la condition des travailleurs infligée, non plus aux seuls esclaves, mais à l'ensemble de la population laborieuse, les femmes d'abord, les enfants ensuite.

Tout ce nouveau prolétariat se voit affecté d'un planning démentiel au fond des mines, au tréfonds des galeries dans lesquelles seuls les jeunes enfants peuvent se faufiler et creuser le minerai ou le charbon. Dans les fabriques à tisser, les doigts des femmes sont déclarés uniques pour filer et tisser alors que les hommes déploient leur force de travail et sont chargés des tâches les plus pénibles physiquement. Les maîtres de forges, comme d'autres grands patrons de fabriques ou de manufactures, érigent alors des villages tout autour des lieux de production et renforcent ainsi la dépendance de ces populations captives. Pénibilité physique et morne routine constituent dès lors les deux piliers de la vie au travail et hors travail. Le *tripalium* originel cède la place à des contraintes d'un autre ordre mais tout aussi astreignantes et, pour reprendre un terme qui affleure timidement à la conscience des dirigeants d'aujourd'hui, « déshumanisantes ». Cet aveu tardif dans la bouche du patron de France Telecom est affligeant. Il indique clairement que non seulement les travailleurs ne sont toujours pas reconnus dans leur condition humaine et encore moins dans leurs droits humains fondamentaux, mais en plus ils sont

1. Van Vogt, *Le monde des non-A*, J'ai Lu, 2001.

2. Villermé L.R., *Tableaux de l'état physique et moral des salariés en France*, Les Éditions La Découverte, Paris, 1986.

dépossédés de toute humanité. À prendre cette expression à la lettre cela veut dire que, depuis le milieu du XIX^e siècle et jusqu'à la fin de la première décennie du XXI^e siècle, cette déshumanisation a été à l'œuvre en toute inconscience patronale ! Et ce malgré les alertes prodiguées par tous ceux qui se sont intéressés aux heurs et malheurs du monde du travail d'Elton Mayo à Hervé Sérieyx, de Michel Crozier à Alain Touraine en passant par Pierre Bugard et Christophe Dejours. La lecture du *Prince* de Machiavel est certes plus réjouissante pour conforter son pouvoir et ourdir le prochain stratagème pour saper celui d'un concurrent.

Acte I, Scène 2

Il faut attendre le début du XX^e siècle pour qu'un jour légal de repos soit octroyé. En fait, cette coupure hebdomadaire consacre un autre moyen d'aliéner les esprits dans la crainte d'un Seigneur mythique. Cet allié tutélaire des puissances terrestres promet une vie meilleure dans un improbable au-delà en imposant, lors de ces rencontres votives, la psalmodie de cantiques propres à gagner ce salut et à supporter la dure réalité de seize heures de travail quotidien. Le clergé absorbe la peine et absout les péchés, tandis que la sirène des usines scande une vie de labeur inextinguible et dont l'usure physique et les maladies de l'époque débouchent très tôt sur le repos éternel, sanctifié comme il se doit.

Le premier résultat de cet enfer, annoncé par Dante et dépeint par les romans de Zola, est étiqueté « scientifiquement » par Taylor comme de la paresse de la part d'ouvriers exténués en réalité par le rythme et la longueur du temps de travail. Il se met donc en devoir d'élaborer une méthode pour éduquer les masses et diriger « scientifiquement » les ouvriers. En ce début de siècle la science triomphe dans tous les domaines en remettant en cause les dogmes établis et en scandant les nouvelles avancées du progrès humain. Proposée à Henry Ford I^{er}, cette méthode d'asservissement total³ aura un stupéfiant succès qui perdure encore un siècle plus tard aussi bien au sein de nos sociétés occidentales qu'au beau milieu des pays émergents.

« Scientifique » est un terme irréfutable et chacun sait que l'organisation s'oppose au désordre auquel la nature humaine est encline. L'organisation scientifique du travail (l'OST) est donc érigée en panacée pour découper

3. Au sens où l'entend J.-J. Walter en décrivant *Les Machines totalitaires* qui, à la même époque, asservissent des nations entières et dont la caractéristique principale est l'écrasement du Moi.

l'activité industrielle en tâches élémentaires. Celles-ci sont chronométrées pour déterminer un temps moyen d'exécution. Chaque tâche est délimitée dans une action simple correspondant à un ensemble réduit de gestes élémentaires qui nécessitent un minimum d'activité intellectuelle. Chaque tâche est alors affectée à un opérateur dont le seul objectif assigné formellement est de l'exécuter vite et bien sans penser à rien d'autre, en respectant les temps alloués. Peu importe la qualité obtenue : seule la quantité compte. En outre, il est strictement interdit de communiquer avec autrui car le bavardage est censé perturber l'activité. À l'usine comme à l'école où le babil est d'abord enseigné comme une vertu cardinale, il est ensuite réprimé comme une perturbation insupportable pour l'autorité, sanctionné impitoyablement.

La pénibilité est encore accrue par la souffrance liée à la station debout, tandis que les douleurs corporelles s'installent en réaction à la répétition de ces gestes simples qui sollicitent telle ou telle partie du corps de façon univoque. S'ensuivent des TMS (troubles musculo-squelettiques) qui affectent aussi bien les travaux physiques que les travaux intellectuels, dont la « crampe de l'écrivain » qui est maintenant supplantée par l'épicondylite de l'internaute accro à sa souris...

Dans ce monde clos, où il n'est guère besoin de savoir lire ou écrire, l'apprentissage est lui-même limité. Il est évident que l'école doit elle-même se conformer à des enseignements simples, voire simplistes, dans lesquels les valeurs tutélaires doivent être formatées comme autant de dogmes irréfutables permettant d'accepter l'autorité : Vercingétorix et Napoléon, la Révolution et la République, la Marseillaise et les cantiques, alternent avec des récitations insipides de textes incompréhensibles qui barrent les voies de la culture au plus grand nombre. Toutes ces palinodies scolaires apprennent davantage la soumission que la réponse à des situations complexes exigées dorénavant par toute fonction de production ou de service. La psalmodie lancinante des tables de multiplication dispense de comprendre leur utilité au quotidien. Dans le meilleur des cas, il s'agissait de savoir compter des séries répétitives, de lire des étiquettes ou des numéros affectés aux ateliers, et l'expression orale se cantonne au « Bonjour-au revoir » dédié au chef d'atelier.

À ces conditions de soumission, à des règles de travail répétitives et à des règles sociales conventionnelles, s'ajoutent des conditions de travail indécentes voire déplorables dont chacun peut découvrir chaque jour les ravages, occultés pendant des décennies. Au bruit excessif et à la lumière défaillante, aux vibrations et à la chaleur, viennent s'étaler sur la place publique les dégâts causés par des constructions et des produits chargés d'amianté, des

installations nucléaires qui irradient copieusement les intérimaires qui sont affectés et infectés par les travaux les plus dangereux, tandis qu'une hydre aux multiples visages serait à l'origine de toutes les autres situations pathogènes : le stress. Nous lui consacrons plus loin un chapitre spécifique.

Chacune de ces conditions de travail, longtemps sous-estimées ou purement négligées, a des répercussions sur la santé physique et mentale de tous les travailleurs. En réalité, parmi les contraintes liées au travail, nous pouvons affirmer que la soumission réactionnelle à la domination est la première source de la pathologie. En niant l'existence même de la personne, elle anéantit son degré d'initiative et d'autonomie et bloque le système motivationnel qui la régit. En freinant tout dynamisme, en inhibant toute initiative, en réprimant l'expression, en supprimant l'information, en empêchant la progression, le système humain se dévitalise et se retrouve renvoyé à une vie végétative supprimant tout désir de vie, tout désir d'agir, tout appétit d'apprendre.

Acte I, Scène 3

L'étude des conditions de travail de premier niveau (bruit, chaleur, couleurs, poussières, vapeurs, vibrations) a fait la réputation du professeur Alain Wisner alors directeur du laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie du CNAM avec qui nous avons collaboré un temps.

Amiante et radioactivité, entre autres facteurs pathogènes, ont échappé très longtemps à la sagacité des ergonomes et à la vigilance des médecins du travail. Or toutes les conditions environnementales peuvent être perçues, analysées et traitées par les ergonomes pour les rendre plus ou moins supportables auprès de ceux qui les subissent. L'ergonomie consiste à établir des procédures, des normes et des règles qui permettent d'adapter les conditions – et le travail lui-même – aux possibilités des hommes et des femmes qui doivent l'exécuter. Parfois même, alors que les lois de l'ergonomie de base sont parfaitement connues et que le naïf les croit entrées dans les mœurs des équipes de conception des situations de travail, elles sont désespérément bafouées.

Ainsi en est-il des néons qui envahissent bureaux et écoles, usines et administrations. Pour éviter le scintillement, il suffit d'associer un néon blanc et un néon rose. Levez la tête et vous vous apercevrez le plus souvent que cette prescription élémentaire, facile à réaliser sans surcoût dès la conception de l'installation, reste lettre morte aussi bien dans les bâtiments anciens que dans les nouveaux. Migraine et mal aux yeux trouvent là un excellent terrain de propagation.